L'Ame du Midi

I

La Caserne

Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut.... Ran plan plan ! Ran plan plan !....

Un tambour dans mes pins à pareille heure !... Voilà qui est singulier, par exemple.

Vite, vite, je me jette à bas de mon lit et je cours ouvrir la porte.

Personne ! Le bruit s'est tu... Du milieu des lambruisques mouillées, deux ou trois courlis s'envolent en secouant leurs ailes.... Un peu de brise chante dans les arbres.... Vers l'orient, sur la crête fine des Alpilles, s'entasse une poussière d'or d'où le soleil sort lentement.... Un premier rayon frise déjà le toit du moulin. Au même moment, le tambour, invisible, se met à battre aux champs sous le couvert .... Ran.... plan.... plan, plan, plan.

Le diable soit de la peau d'âne ! Je l'avais oubliée. Mais enfin, quel est donc le sauvage qui vient saluer l'aurore au fond des bois avec un tambour ?..... J'ai beau regarder, je ne vois rien.... rien que les touffes de lavande, et les pins qui dégringolent jusqu'en bas sur la route.... Il y a peut-être par-là dans le fourré quelque latin caché en train de se moquer de moi....C'est Ariel, sans doute, ou maître Puck. Le drôle se sera dit, en passant devant mon moulin :

—Ce Parisien est trop tranquille là-dedans, allons lui donner l'aubade.

Sur quoi, il aura pris un gros tambour, et.... ran plan plan ! .... ran plan plan !.... Tu taira-t-il, gredin de Puck ! tu vas réveiller mes cigales.

Ce n'était pas Puck.

C'était Gouguet François, Pistolet, tambour au 3ie de ligne, et pour le moment en congé de semestre. Pistolet s'ennuie au pays, il a des nostalgies, ce tambour, et — quand on veut bien lui prêter l'instrument de la commune — il s'en va, mélancolique battre la caisse dans les bois, en rêvant de la caserne du Prince-Eugène.

C'est sur ma petite colline verte qu'il est venu rêver aujourd'hui.... Il est là, debout contre un pin, son tambour entre ses jambes et s'en donnant à cœur joie ... Des vols de perdreaux effarouchés partent à ses pieds sans qu'il s'en aperçoive. Le férigoule embaume autour de lui, il ne la sent pas.

Il ne voit pas non plus les fines toiles d'araignée qui tremblent au soleil entre les branches, ni les aiguilles de pin qui sautillent sur son tambour. Tout entier à son rêve et à sa musique, il regarde amoureusement voler ses baguettes, et sa grosse face niaise s'épanouit de plaisir à chaque roulement.

Ran plan plan ! Ran plan plan !....

" Qu'elle est belle la grande caserne, avec sa cour aux larges dalles, ses rangées de fenêtres bien alignées, son peuple en bonnet de police, et ses arcades basses pleines du bruit des gamelles !...."

Ran plan plan ! Ran plan plan !....

" Oh ! l'escalier sonore, les corridors peints à la chaux, la chambrée odorante, les ceinturons qu'on astique, la planche au pain, les pots de cirage, les couchettes de fer à couverture grise, les fusils qui reluisent au râtelier ! "

Ran plan plan ! Ran plan plan !....

" Oh ! les bonnes journées du corps de garde, les cartes qui poissent aux doigts, la dame de pique hideuse avec des agréments à la plume, le vieux Piquet-Lebrun dépareillé qui traîne sur le lit de camp !....

Ran plan plan ! Ran plan plan !

" Oh ! les longues nuits de faction à la porte des ministères, la vieille guérite où la pluie entre, les pieds qui ont froid !.... les voitures de gala qui vous éclaboussent en passant !.... Oh ! la corvée supplémentaire, les jours de bloc, le baquet puant, l'oriller de planche, la diane froide par les matins pluvieux, la retraite dans les brouillards à l'heure où le gaz s'allume, l'appel du soir où l'on arrive essoufflé ! "

Ran plan plan ! Ran plan plan !

"Oh ! le bois de Vincennes, les gros gants de coton blanc, les promenades sur les fortifications ....Oh ! la barrière de l'Ecole, les filles à soldats, le piston du salon de Mars, l'absinthe dans les bouisbouis, les confidences entre deux boquets, les briquets qu'on dégaine, la romance sentimentale chantée une main sur le cœur !

***

Rêve, rêve, pauvre homme ! ce n'est pas moi qui t'en empêcherai ; .... tape hardiment sur ta caisse, tape à tour de bras. Je n'ai pas le droit de te trouver ridicule.

Si tu as la nostalgie de ta caserne, est ce que, moi, je n'ai pas la nostalgie de la mienne ?

Mon Paris me poursuit jusqu'ici comme le tien. Tu joues du tambour sous les pins, toi ! Moi, j'y fais de la copie.... Ah ! les bon provençaux que nous faisons! Là-bas, dans les casernes de Paris, nous regrettions nos Alpilles bleues et l'odeur sauvage des lavandes ; maintenant, lui, en pleine Provence, la caserne nous manque, et tout ce qui la rappelle nous est cher !....

Huit heures sonnent au village. Pistolet, sans lâcher ses baguettes, s'est mis en route pour rentrer... On l'entend descendre sous le bois, jouant toujours.... Et moi, couché dans l'herbe, malade de nostalgie, je crois voir, au bruit du tambour qui s'éloigne, tout mon Paris défiler entre les pins....

Ah ! Paris !... Toujours Paris !

ALPHONSE DAUDET.

II

A la Race Latine

Relève-toi, race latine, sous la chape du soleil ! Le raisin brun bout dans la cuve, et le vin de Dieu va jaillir.

Avec sa chevelure dénouée, aux sources sacrées du Thabor, tu es la race lumineuse, qui vit d'enthousiasme et de joie ; tu es la race apostolique qui met les cloches en branle ; tu es la trompe qui publie, tu es la main qui jette le grain.

Ta langue mère, ce grand fleuve qui se répand par sept branches, versant l'amour et la lumière, comme un écho du paradis, ta langue d'or, fille romane, du Peuple-Roi est la chanson que rediront les lèvres humaines, tant que le verbe aura raison.

Ton sang illustre, de toutes parts, a ruisselé pour la justice ; au lointain tes navigateurs sont allés découvrir un monde ; au battement de ta pensée, tu as brisé cent fois tes Rois.... Ah ! sans tes divisions, qui pourrait te dicter des lois ?

Allumant ton flambeau à l'étincelle des étoiles, tu as, dans le marbre et sur la toile, incarné la suprême beauté. Tu es la patrie de l'art divin et toute grâce vient de toi ; tu es la source de l'allégresse, tu es l'éternelle jeunesse !

Des formes pures de tes femmes, les panthéons se sont peuplés ; à tes triomphes comme à tes larmes, tous les cœurs ont palpité ; la terre est en fleur quand tu fleuris ; de tes folies chacun s'affole et, dans l'éclipse de ta gloire, toujours le monde a pris le deuil.

Ta limpide mer, la mer sereine — où blanchissent tant de voiles — crêpe à tes pieds son arène molle en reflétant l'azur du ciel. Cette mer toujours souriante, Dieu l'épancha de sa splendeur comme la ceinture éclatante qui doit lier tes peuples bruns.

Sur tes côtes ensoleillées croît l'olivier, l'arbre de paix, et de la vigne plantureuse s'enorgueillissent tes campagnes. Race latine, en souvenir de ton passé toujours brillant, élève toi vers l'espérance et fraternise sous la Croix !

Relève toi, race latine, sous la chape du soleil ! Le raisin brun bout dans la cuve, et le vin de Dieu va jaillir.

Frédéric MISTRAL.

III

Dans la Campagne.

La femme se courbe et se dresse, coupant les grandes touffes de jonc ; un peu plus loin, l'homme laboure, et le chien garde l'enfant.

Sur le tablier que la mère avait laissé dans la jonchaie, l'enfant, tournée à demi sur le flanc et la tête en arrière, dormait.

Toute rose et blonde et bouclée, une main dans ses larges boucles le enfant dormait, bercée par le zéphir et ses chansons.

Les grands arbres, comme une pluie, les grands arbres pleins de soleil, laissèrent tomber de leurs feuilles la pénombre de ce frais tableau.

Elle dort, innocente demi-nue : pour l'épier, gais et coureurs, les lézards verts et les lézards gris viennent sans bruit dans le sentier.

Les papillons dont les ailes volent à toute fleur champêtre, les papillons se sont posés pour voir cette heureuse enfant.

Moi, qui passais dans le chemin, je m'arrêtai tout pensif, et je dis : — De quoi rêve-t-elle, pour être belle ainsi, mon Dieu ?

O sommeil, bon sommeil de l'enfance, bon sommeil, pourquoi n'as-tu qu'un temps ? Dans l'amour, dans l'infortune, à l'homme tu ferais tant de bien !

Beaux sommes que je ne puis plus faire !.... Oh ! que je voudrais redevenir petit enfant, avec ma mère ! Oh ! que je voudrais dormir ainsi.

Théodore AUBANEL.

FIANCES

CONTE INEDIT.

Le roman de ses fiançailles était resté, pour Robert Malvigne, le plus triste et le plus doux, par conséquent le plus cher de sa vie. Les années avaient blanchi ses tempes. Ses succès de médecin lui avaient valu une réputation régionale. Il connaissait les avantages de la fortune et de la considération. Mais rien n'avait effacé de sa mémoire le souvenir de Juliette et des mois anciens où ils s'étaient aimés.

Leurs fiançailles !.... Nul n'en avait rien su. Habitués à se voir chez des amis communs, lorsqu'il faisait à Paris ses études de médecin, ils avaient éprouvé d'abord une sympathie réciproque. Un jour, Robert avait rencontré dans la rue Juliette qu'on laissait sortir seule, et il s'était permis de l'aborder. Ils avaient fait quelques pas ensemble et s'étaient trouvés seul à seul, si différents de ce qu'ils étaient devant les autres, qu'ils en étaient restés surpris et doucement émus. Depuis, ils avaient aidé le hasard, Juliette avec hésitation, Robert avec impatience. La grave et puissante tyrannie du cœur les avaient domptés peu à peu. Des rencontres, ils en étaient venus aux rendez-vous, des rendez-vous aux confidences, des confidences aux aveux. Dans les salles silencieuses des musées, parmi les chefs-d'œuvre des âges, leurs mains s'étaient unies; et un soir, comme ils se séparaient devant la grille d'un jardin désert, à l'heure où les lignes des arbres se perdaient dans la brume mystérieuse d'un crépuscule sans lumière, elle était restée sans force et consentante, sous le baiser qui avait emprisonné ses lèvres, longuement.

Des semaines passèrent. Ils avaient décidé d'un commun accord que Robert attendrait l'époque, du reste prochaine, où il serait reçu docteur pour demander officiellement la main de Juliette. Ils tenaient à garder leur bonheur secret le plus longtemps possible, peu soucieux d'entendre les phrases banales dont on accueillerait la révélation de leur amour. Ils le portaient en eux comme un trésor d'autant plus cher qu'ils étaient seuls à le connaître, et ils en jouissaient en avares, avec une inquiétude d'être surpris qui les exaltait doublement.

Robert avait alors vécu d'une vie merveilleuse. C'étaient là des fiançailles comme il les avait toujours rêvées. L'amour venait à lui sous la forme de ses songes. Juliette, avec son désir de ne rien livrer aux autres de son âme, et la naïve passion avec laquelle elle lui ouvrait son cœur, à lui, le ravissait. Il respectait en elle la jeune fille confiante qui se serait abandonnée à ses caresses, mais dont la pudeur sincère emplissait parfois les yeux d'un émoi inconnu et charmant. Et Robert, à part soi, se disait : "Qui sait si nous nous aimerons autant, lorsque nous pourrons apaiser nos fièvres ? L'habitude ne transformera-t-elle pas, jusqu'à le remplacer, notre bonheur ? Ne vivons-nous pas nos plus belles heures dans ce commun désir inassouvi, dans ce même rêve que rien ne brise ?" Mais dès qu'il revoyait Juliette et que se mêlaient leurs haleines, il n'imaginait plus que le cœur puisse se lasser et s'éteindre le désir.

***

Brusquement la maladie et la mort de son père, médecin en province, l'obligèrent à s'éloigner. Près de sa mère, veuve et qui s'affaiblissait, il dut rester plusieurs semaines. Il venait de passer sa thèse. Les clients habituels de son père s'adressèrent à lui. Avec l'extrême douceur de ces femmes divines qui n'osent rien demander pour elles-mêmes, sa mère lui représenta qu'il avait une situation toute faite, sans parler du besoin qu'elle éprouvait de garder son fils auprès d'elle, pour la consoler et lui adoucir l'amertume de sentir chaque jour approcher sa fin.

Les fiancés échangeaient des lettres tour à tour navrées et ardentes. Enfin, quand la décision de ne pas quitter sa mère fut prise, Robert écrivit aux parents de Juliette. Mais ceux-ci n'étaient pas disposés à se séparer de leur fille et souhaitaient qu'elle restât à Paris. Il semblait à Robert que sa fiancée n'insistait pas auprès d'eux avec assez d'énergie. Il lui adressa de nouveau, dans une minute de dépit et de trouble, une lettre un peu vive dont Juliette fut blessée. Ah ! qu'il regretta, dans son isolement égoïste, de ne pas avoir lié plus étroitement à lui celle qui semblait à présent se dérober ! Car voici qu'il se prenait à l'aimer de loin avec toute l'angoisse que la jalousie ajoute à la passion désenchantée et malheureuse, avec tout l'amer regret d'avoir tenu le bonheur vivant dans ses mains et de n'en pas avoir épuisé jusqu'à l'enivrement, la fugitive illusion.

Avec le temps, la souffrance s'était apaisée ; mais il était toujours fidèle à l'image qui avait embelli sa jeunesse et qui s'imposait encore aussi nette et passionnante à son esprit. Sa plus grande ou, pour mieux dire, son unique volupté, un peu triste, était de s'évader de son existence laborieuse en revivant par la pensée les moments d'amour ancien, évanoui. "Que nous dirions-nous, se demandait-il parfois, si le hasard nous mettait en présence ?" Et il se répondait à lui-même : " Parbleu ! je saurais bien me faire aimer encore !.... Et cette fois !....." Puis, il se perdait dans ses songes et se disait : "A quoi bon ?"

***

Il la revit.

En faisant sa promenade matinale, sur la plage où il venait prendre, tous les ans, quelques jours de repos, il la reconnut, assise sous un parasol, un peu changée, mais peut-être plus belle, tenant un livre dans ses mains et contemplant la mer. Deux enfants, auprès d'elle, les jambes nues, bâtissaient des murailles de sable. Elle était vêtue de blanc, avec un chapeau aux ailes légères que rabattait gracieusement de chaque côté de sa tête, une mousseline soyeuse nouée.

Robert s'était senti pâlir, et son premier mouvement fut d'éviter Juliette. Mais, s'étant ressaisi, il passa devant elle et salua. Elle répondit d'un signe de tête vague et distrait. Alors Robert, comme poussé par une force irrésistible, s'arrêta, et saluant de nouveau, s'avança vers elle.

— " Puis-je me permettre, Madame, de reconnaître en vous Mademoiselle Lorbier ?

Malgré elle, un nom vint à ses lèvres, qu'elle prononça tout haut:

—Robert !

Elle le regardait, immobile et anxieux. Au large, une sirène fit entendre un appel prolongé et craintif. Elle murmura enfin :

—C'est vous !

—C'est bien moi, dit Robert, avec un pli des lèvres qui était peut-être un sourire. J'arrive un peu comme une ombre vaine et sans doute oubliée. Mais ne m'en veuillez pas. Il faut être indulgent pour ceux qui reviennent de très loin et qui ont connu l'horreur du naufrage.

Il vit que son regard se troublait. Il ajouta :

—Mais je sais que les revenants font peur, et je vais repartir.

Juliette lui tendit la main. Elle appela ses deux enfants pour les lui présenter. Elle dit, avec un accent qui soulignait ses paroles :

— Celui-ci, l'aîné, se nomme Robert.

Il comprit qu'elle était du moins restée longtemps fidèle à son souvenir. Il embrassa la petite tête blonde. Et les deux enfants retournèrent à leurs jeux.

La plage était tranquille, encore peu fréquentée. La mer se retirait. Une brume grise flottait à l'horizon et quelques barques de pêche, çà et là, semblaient immobiles sur l'eau calme.

Robert s'était assis sur un pliant près de Juliette. Ils se regardaient, et une même oppression les faisait silencieux. Chacun croyait lire un reproche dans les yeux de l'autre. Elle demanda la première :

—Qu'êtes-vous devenu ?

Il répondit : "Ce que je devais être. Un médecin qui s'est fait dans son coin sa petite place. Et c'est tout.

—Marié ?

—Non, reprit-il, je n'ai plus retrouvé mon rêve.

—Vous voulez dire que vous l'avez gardé.

—Oui, fit Robert ; si du moins le rêve sans l'espoir reste le même. Mais le souvenir de ce que nous fûmes ne m'a pas quitté, et je l'ai conservé comme le secret du bonheur.... perdu, mais trop beau pour que j'en puisse souhaiter un autre.

—Du bonheur impossible, dit Juliette.

—Pourquoi ? demanda Robert avec vivacité. Nous avons été deux enfants maladroits, énervés par l'éloignement et l'inquiétude. Croyez-vous que nous n'aurions pas pu être heureux ?

—Il eût fallu sacrifier beaucoup de notre bonheur aux autres, à la vie, aux choses même, aux caractères, aux événements. Ne comprenez-vous pas que l'on puisse avoir peur, quand on sent qu'à l'amour vont se mêler tant de choses étrangères, de voir cet amour se modifier, et qui sait?... s'amoindrir.

Il se rappela qu'il avait eu aussi cette idée autrefois, quand elle le quittait. Il lui demanda :

—Vous n'êtes pas heureuse ?

—Si, reprit-elle, j'ai le bonheur permis, le bonheur possible, l'à-peu-près du bonheur qu'a presque tout le monde, le seul, je crois, que puisse donner l'existence coutumière, avec ses soucis quotidiens et médiocres, ses heurts inévitables, son cortège de menus faits plus ou moins grotesques ou ennuyeux.

Elle ajouta, comme hésitante :

—Nous en avons connu un autre, dégagé de tout cela....

Mais une dame s'avançait vers elle.

—Juliette, supplia Robert, il faut que je vous parle encore !

Comme autrefois, lorsqu'elle lui donnait des rendez-vous, elle dit :

—J'irai ce soir, sur les cinq heures, me promener vers les rochers.

***

Robert n'en doutait plus. Ils se retrouvaient tous les deux, sous l'influence du passé réapparu, semblables à ce qu'ils étaient jadis.

Leur vie ancienne, ces mois d'amour secret, malgré ce qui avait suivi, l'isolement désenchanté de l'un et le mariage de l'autre, étaient demeurés pour eux l'époque merveilleuse où ils avaient atteint un degré d'amour que nulle vie nouvelle n'aurait pu leur offrir.

Et cependant, songeait Robert exalté, et le est à un autre et, demain, il faudra que je parte ! Il passa ce jour en proie à une agitation stérile et parvenait à peine à refouler les pleurs qui lui venaient aux yeux.

Au soir, dans le petit sentier qui, à l'extrémité de la plage, parmi les éboulis des roches, montait vers les falaises. il la vit arriver du même pas agile qu'elle avait autrefois pour le rejoindre aussi. Il l'accueillit avec des paroles haletantes et angoissées.

—Qu'allons-nous faire, Juliette? Allons-nous nous quitter encore?

Il lui avait pris le bras, se serrait contre elle et la sentait frémir.

Elle répétait comme un écho : "Que faire ? Que faire ?" Ils avaient gravi la côte et marchaient au bord des falaises sauvages au pied desquelles les vagues, à marée haute, rugissaient.

Ils s'assirent au bord de l'abîme. L'immense plaine liquide et mouvante emplissait l'espace sans bornes devant eux. Ils étaient seuls. Robert tenait Juliette enlacée, appuyée contre son épaule, et leurs lèvres étaient unies.

Il eut un geste de désir. Mais elle poussa un faible cri et son visage prit une expression contractée et douloureuse. Etait-ce l'image de son mari ou de ses enfants qui avait passé devant ses yeux ? Les bras raidis, elle refusait les caresses et, comme éperdu, il luttait contre elle, elle lui jeta à la face ces mots vibrants :

—Vous voulez donc ressembler à l'autre, au lieu d'être le seul que j'aimais ?

Il pleura, la tête enfouie dans les plis de la robe. Sans fausse honte et sans pudeur virile, il pleura longuement. Il entendait au-dessous d'eux les grands sanglots rythmés des vagues qui se brisaient contre l'impassible roc. Juliette, maintenant, lui parlait avec douceur. Il releva la tête et, sous le regard clair et profond de cette fiancée éternelle, il comprit qu'il serait pour elle, jusqu'à la tombe, le seul amour qu'elle connût.

Il l'écoutait. Elle disait ce qu'il avait si souvent pensé durant ses songes solitaires. Elle avait raison. Il n'y avait entre eux que leur amour même, d'autant plus précieux qu'il était resté au-dessus de la vie misérable et vulgaire, et la dominait de toute la grandeur d'un souvenir auquel plus rien ne s'égalait. Ils allaient repartir et se rester fidèles, sûrs de ne retrouver auprès d'aucune créature ce qu'ils s'étaient mutuellement donnés de tendresse infinie.

La brise, venant du large, fraîchissait et, à la faveur de la marée haute, les barques avec leurs voiles gonflées rentraient au port, balancées par les flots. Ils se levèrent. Le soleil qui se couchait derrière eux allongeait sur l'herbe frissonnante leurs ombres qui glissaient et ne se touchaient pas. Et leur silence signifiait que déjà leurs âmes s'enivraient aux sources intarissables du rêve qui, seules, désaltèrent à jamais.

La Clef

Le 1er octobre, il entra chez la chiromancienne, salua, tira son gant, et présenta sa main, sans rien dire.

La devineresse prit cette main renversée, et tout d'abord elle examina longuement le jeune homme : il était brun, grand, de taille élégante, de mise correcte et simple; il portait vingt-six ans environ ; son visage mat, au nez mince, au front dégagé ne manquait pas de noblesse, et sa moustache gasconne, ses yeux noirs, ses sourcils nettement dessinés en ensemble fait un joli d'Artagnan de théâtre, si le regard n'eût exprimé plus de tristesse que de combativité ; en sorte que, malgré sa jeunesse et ses avantages physiques, il inspirait, plus que tout autre sentiment, une commisération inquiète.

La chiromancienne hocha la tête puis elle s'inclina vers la paume qu'elle étudia silencieusement ; enfin, pour la seconde fois, elle secoua la tête:

—Dites, fit il ?

Il ajouta :

—Je ne sais point, madame, si je crois en votre art, mais pour me renseigner moi-même sur le crédit qu'il est possible de lui accorder, en ce qui concerne l'avenir, voulez-vous bien d'abord me parler du passé ?

—Soit. Vous avez vingt-six ans, vous êtes artiste, peut être musicien, ou poète, en tout cas d'imagination vive et de grande sensibilité. Votre orgueil est profond ; je dis profond, car il ne s'agit aucunement de cette vanité superficielle dont se font les paons, au contraire : vous avez trop d'orgueil pour être vaniteux, et la foi que vous professez en vous-même n'est que la manifestation d'une force consciente d'elle-même, qui veut et qui peut ; vous êtes un véritable artiste, ambitieux, certes, mais en ce sens que vous n'occupez pas encore la place qui vous est due, et que vous y prétendez, non point par morgue ou par goût des honneurs, mais simplement parce qu'elle est votre place et que cette place est haute. Vous avez, en effet, le sens de la justice ; les inégalités sociales quand elles ne récoltent ni de mérite, ni de l'effort, vous sont pénibles à constater, comme une anomalie : vous en souffrez dans votre conception du monde, vous en souffrez aussi dans votre vie privée. Là est votre pierre d'achoppement ; vous allez votre chemin, et, tout d'un coup, les conventions du monde vous arrêtent : peut être votre vie va en être brisée..... Vous bougez la main, monsieur, et elle a frémi dans la mienne : essayez, je vous prie, de dompter vos réflexes, pour ne pas me donner par eux des avis dont je n'ai que faire. D'ailleurs, s'il vous plaît, remontons plus haut dans le passé ; vous gagnerez ainsi le temps de calmer ces nerfs impressionnables. Votre existence n'a pas été jusqu'ici fort heureuse ; votre santé est délicate. Vers la treizième année, je note une maladie grave à laquelle vous avez failli succomber. Mais les maladies ne sont point les misères que ressentent le plus douloureusement les êtres comme vous ; vous avez pâti davantage du milieu où vous étiez né, des réprobations que vous encouriez chez les vôtres, des dissentiments qui se manifestaient entre vous et vos parents. Dans votre vingt-deuxième année, autre événement grave, décisif, mais qui n'est point d'ordre physique : c'est une résolution prise par vous, un acte accompli par vous, et dont l'importance change nettement la direction de vos jours ; alors, vous rompez avec quelque chose, avec beaucoup de choses ; le lien qui rattachait votre existence à d'autres est brutalement cassé, et la vie s'oriente vers l'art. Sans doute à cette époque, — mais, ce n'est ici qu'une hypothèse, — vous vous êtes séparé d'une famille hostile à vos rêves, et vous êtes parti vers le but voulu par vous seul, bravement, mais un peu au hasard ; oui, c'est bien cela : à vingt-deux ans, vous avez quitté le toit paternel, la province, un métier imposé, et sans ressources ou presque, riche de votre talent et de votre volonté, vous êtes venu à Paris.... Débuts difficiles, la lutte, l'obscurité : tout cela dure deux ans, et voici un éclat, quelque succès, sans doute, et votre vie pour la seconde fois s'oriente dans une direction nouvelle.... Dois-je tout vous dire, monsieur ?

—Oui.

—L'orientation nouvelle est inquiétante : l'événement heureux a des suites néfastes ; le succès que vous avez obtenu, plus grand sans doute que vous ne l'aviez espéré, n'engendre pourtant que la douleur : avant lui, l'existence vous était plus sereine, quoique solitaire : car vous n'êtes plus seul maintenant ; vous aimez, et par malheur contre l'amour, voici le monde ; ses lois, les inégalités sociales, une révolte de votre conscience, des batailles.... Monsieur, ne possédez-vous aucun objet ayant appartenu à celle dont je vous parle, et ne pourriez-vous me confier cet objet pour un instant ?

D'une poche intérieure de son gilet, le jeune homme tira un sachet de soie, couleur de rose fanée, qui contenait un mouchoir.

—Merci, monsieur.... La jeune fille dont il s'agit — car c'est bien une jeune fille n'est pas moins angoissée que vous : elle vous aime, et elle en souffre car on la sépare de vous ; sa famille, je pense, est très riche, ou de condition trop haute, et votre fortune, votre rôle dans la vie ne répondent nullement aux ambitions du père et de la mère : votre venue contrecarre toutes leurs combinaisons ; ils doivent souffrir, eux aussi, car cette enfant était choyée, adorée d'eux et vous êtes la cause d'une lutte qui les désole. Je vois la mère qui a donné ce mouchoir : elle va pleurer ; le plus grand chagrin de sa vie, elle vous le devra ou vous l'attribuera, mais il sera tel que tant de douleur prévaudra sur toute rancune ; elle vous appelle et vous pardonne....

—Quoi, madame ? Qu'arrive-t-il ?

—Des larmes, je vous dis ! Mais le père et la mère consentent en pleurant.

—Bientôt ?

—Avant une année.

—Un événement grave se sera donc produit ?

—Très grave, d'ici un an.

—Dites !

—Un départ, une séparation.

Sans doute, bravant l'opinion du monde, elle se sauve avec moi !

—Elle s'en va seule.

—Je la rejoins !

—Vous ne la rejoindrez que plus tard....

—Enfin, de bon gré ou à contre-cœur, on me la donne, n'est-ce pas? Avant douze mois, on me l'aura donnée ? C'est bien cela que vous dites ?

—Regardez votre main, le creux de votre main : à la place où voici les lignes de l'avenir, je vois une clef: encore un an, jour pour jour, et vous serrez dans cette main la petite clef qui ouvre la porte de votre bien-aimée ; vous vous acheminez vers la demeure paisible : la demeure est dans un jardin, vers Auteuil.

—Je connais !

—Vous traversez le jardin, et vos bras sont chargés de fleurs : c'est le matin, la bien-aimée ne vous entend par venir, car elle dort.... elle dort.

—Avant d'en arriver à ce bonheur, avant qu'elle ait arraché aux siens un consentement qu'ils refusent, nous aurons eu, je pense, bien des luttes à soutenir ?

—Atrocement cruelles pour tous.

—Elle souffrira ?

—Moins que les autres, moins que vous.

—Tant mieux !

—Ne vous réjouissez pas....

—Vos propos sont énigmatiques.

—C'est un crime de tuer l'espérance.

—Quoi ! ne m'avez vous raconté tout cela que pour me donner de l'espoir, et n'était ce là que des mots ?

—Ce que j'ai annoncé s'accomplira : n'en demandez pas davantage.

Tout d'abord, les événements ne semblèrent point donner raison à la devineresse : plus opiniâtre que jamais dans ses refus, la famille enjoignit aux amants d'avoir à s'ignorer et à n'espérer rien. Une tentative de désobéissance provoqua entre la fille et la mère de violents débats, dans lesquels l'une affirmait son vœu de ne jamais renoncer, l'autre sa résolution de ne céder jamais. Par mesure de prudence et aussi dans le dessein de créer une diversion, les parents décidèrent un long voyage: en janvier, ils partirent par la Sicile, la Grèce, l'Egypte. L'amante écrivait en cachette. Brusquement, en mars, ses lettres cessèrent : l'amoureux se croyait trahi ; le silence dura deux mois, puis un terrible télégramme, signé de la mère, survint brutalement :

" Elle est très mal et vous réclame ; venez aussitôt."

Il arriva au Caire, juste à temps pour recevoir le dernier adieu de la mourante: trop impressionnable pour résister longtemps aux nervosités d'une lutte si âpre, elle s'y était épuisée ; elle n'en avait rien dit dans ses lettres, pour ne pas effrayer l'absent: mais une fièvre maligne l'avait prise: l'espoir de la guérison par une émotion salutaire avait incité les parents à accorder enfin un consentement tardif.

Elle lui tendit la main, sans parler, et mourut en le regardant. Son corps fut ramené à Paris, pour être inhumé dans le cimetière d'Auteuil, dans le caveau de famille ; et, le 1er octobre, le fiancé de la morte traversait le cimetière, les bras chargés de fleurs : il serrait dans sa main la petite clef que la mère lui avait confiée, et il s'acheminait vers le caveau.

—La bien-aimée ne vous entend pas venir, car elle dort.... elle dort....

BIBLIOGRAPHIE.

" Séditions Militaires ", par le général de Négrier. In-18, broché. 0 fr. 50.

(Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.)

Avant-Propos — Ce qui suit fut écrit il y a quelques années, au moment où l'antimilitarisme commençait à paraître.

" Pourquoi, me disait-on, rappeler de pénibles souvenirs ? Le bon esprit de l'armée, sa parfaite discipline la tiennent à l'écart des passions populaires ; son mode de recrutement assure son loyalisme, et les désordres dont vous parlez ne peuvent plus se produire ! "

Quoique ne partageant pas ces vues optimistes, je ne publiai pas cette étude.

Les douloureux événements auxquels nous assistons ici donnent maintenant une triste actualité.

Souhaitons que l'exemple du passé rappelle qu'en laissant la discipline se perdre, la nation s'expose à cet affreux malheur de ne pouvoir, comme autrefois, la rétablir qu'en versant des flots de sang français.

Général de NEGRIER.

" Pour en Guérir ", par le Professeur Alf. Fournier, de l'Académie de Médecine. Un vol. 1-18, br. 2 fr.

(Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.)

Cet ouvrage est la suite d' " En Guérit-on ? "

L'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire un traité médical sur la matière ni un " recueil de recettes ". Il a voulu ici mettre sous les yeux du lecteur une sorte de memento relatif aux grandes règles d'hygiène et de thérapeutique qui sont les plus capables de sauvegarder les malades contre les éventualités des accidents spécifiques.

L'actualité du sujet et la grande notoriété de M. le professeur Alf. Fournier en font un ouvrage du plus haut intérêt.

" La Santé par l'Hygiène ", par le Docteur Nestor Gréhant, membre de l'Académie de Médecine, Professeur de physiologie générale au Muséum d'histoire naturelle. Un vol. in-18, nombreuses illustrations, relié toile. 3 fr.

(Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.)

Ce livre de vulgarisation scientifique, intitulé " la Santé par l'Hygiène ", nous paraît appelé à rendre de grands services aux hommes désireux de conserver la santé. Nous vivons à une époque où l'on s'occupe beaucoup des " questions d'hygiène ", les ouvrages abondent, mais celui-ci se distingue par une originalité évidente. Il renferme " des notions positives d'anatomie, de physiologie, de chimie physiologique et, comme applications, de bons conseils pratiques.

Les principaux appareils de l'organisme très compliqué sont décrits avec soin et de nombreuses figures donnent une idée exacte de la forme et de la structure des appareils circulatoire, respiratoire, digestif, musculaire et nerveux.

Des expériences physiologiques nombreuses sont clairement exposées ; enfin les " applications à l'hygiène ", en ce qui concerne " l'alimentation, l'emploi du gaz de l'éclairage, etc., sont traitées avec de grands développements. Le professeur Gréhant a terminé son livre par quelques notices biographiques consacrées à des maîtres de la science expérimentale, et il rend hommage en même temps à tous les savants qui ont fait progresser la science de la vie.